

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre XLI. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1771

„ monde, que la crainte est un garant plus
 „ sûr que l'amour, pour la bonne conduite
 „ d'une femme à l'égard de son mari ;
 „ quoique pour lui, il soit résolu, avec une
 „ si aimable personne, de tenter ce qu'il
 „ peut attendre de l'amour, pendant quel-
 „ ques semaines du moins ; parce qu'il a pei-
 „ ne à se persuader ce que disoit encore son
 „ oncle, que les excès de tendresse ne ser-
 „ vent qu'à gâter les femmes.

Que pensez-vous, ma chere, d'un misé-
 rable de cette espèce, *endoctriné* sur-tout
 par son vieux rechigné d'oncle, qui n'a ja-
 mais eu la réputation d'aimer les femmes !

L E T T R E X L I.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Mardi 21 de Mars.

Q ue ma mere auroit de penchant à me
 traiter avec bonté, s'il lui étoit permis
 de le suivre ! Je suis bien sûre qu'on ne me
 feroit point essuier cette indigne persé-
 cution, si sa prudence & son excellent esprit
 obtenoient la considération qu'ils méritent.
 Ignore si c'est à cette chere mere, ou à
 ma tante, où peut-être à toutes deux, que
 j'ai

j'ai l'obligation d'un nouvel effort qu'on entreprend pour me tenter ; mais voici une lettre remplie de bonté, que j'ai reçue ce matin par les mains de Chorey.

Ma chere enfant ! car je dois encore vous donner ce nom, puisque vous pouvez m'être chere dans tous les sens ; nous avons fait une attention particulière à quelques mots qui sont échappés à votre bonne Norton, & qui nous ont fait entendre que vous vous plaignez de n'avoir pas été traitée, à la première ouverture des intentions de M. Solmes, avec autant de condescendance que nous en avons toujours eu pour vous. Quand cela seroit vrai, chere Clary, vous ne seriez pas excusable d'avoir manqué de votre part, & de vous opposer aux volontés de votre pere, dans un point sur lequel il est trop engagé pour reculer avec honneur. Mais tout peut prendre encore une bonne face : de votre simple volonté, ma chere enfant, dépend le bonheur présent de votre famille.

Votre pere me permet de vous dire que si vous voulez répondre enfin à ses espérances, les mécontentemens passés seront éteints dans l'oubli, comme s'il n'en avoit jamais été question ; mais il m'ordonne aussi de vous déclarer que c'est pour la dernière fois que le pardon vous est offert.



Je vous ai fait entendre, comme vous ne sauriez l'avoir oublié, qu'on avoit demandé à Londres les échantillons de ce qu'il y a de plus riche en étoffes. Ils sont arrivés, & votre pere, pour faire connoître à quel point il est déterminé, veut que je vous les envoie. J'aurois souhaité qu'ils n'eussent point accompagné ma lettre; mais au fond c'est ce qui importe assez peu. Je dois vous dire qu'on n'a plus autant d'égard pour votre délicatesse, que j'aurois désiré qu'on en eût autrefois.

Ce sont les plus nouvelles, comme les plus riches étoffes, qu'on ait pû découvrir. On a voulu qu'elles fussent convenables au rang que nous tenons dans le monde, au bien que nous devons joindre à celui que votre grand-pere vous a laissé, & au noble établissement qu'on vous destine.

Votre papa se propose de vous faire présent de six habits complets, avec tous les ajustemens. Vous en avez un tout neuf, & un autre que je ne crois pas que vous ayez porté deux fois. Comme le neuf est fort riche, si vous voulez qu'il soit compris dans les six, votre pere vous donnera cent guinées pour en remplacer la valeur.

M. Solmes est dans le dessein de vous offrir une garniture de diamans. Comme vous avez ceux de votre grand-mere & les
vôtres,

vôtres, si vous aimez mieux les faire remonter dans le goût moderne, son présent sera converti dans une somme fort honnête, dont vous aurez la propriété; outre la pension annuelle pour vos menus plaisirs. Ainsi vos objections, contre le caractère d'un homme dont vous n'avez pas aussi bonne opinion que vous le devriez, ont désormais peu de poids; & vous ferez plus indépendante que ne devoit l'être une femme à qui l'on supposeroit moins de discrétion. Vous savez parfaitement que moi-même, qui ai apporté plus de bien dans la famille que vous n'en donnez à M. Solmes, je n'ai point eu des avantages si considérables. Nous avons cru devoir vous les ménager. Dans les mariages d'inclination, on insiste moins sur les termes. Cependant j'aurois regret d'avoir contribué à ces dispositions, si vous ne pouviez pas surmonter tous vos dégoûts pour nous obliger.

Ne vous étonnez pas, Clary, que je m'explique avec cette ouverture. Votre conduite, jusqu'à présent, ne nous a guères permis d'entrer avec vous dans un si grand détail. Cependant après ce qui s'est passé contre vous & moi, dans nos entretiens, & par lettres entre vous & vos oncles, vous ne doutez pas quelles doivent être les suites. Il faut, ma fille, que nous rénoncions à notre



autorité, ou vous à votre humeur. Il n'est pas naturel que vous vous attendiez à l'un, & nous avons toutes les raisons du monde de nous attendre à l'autre. Vous savez combien je vous ai dit de fois que vous devez vous répondre à recevoir M. Solmes, ou à n'être plus regardée comme un de nos Enfans.

On vous fera voir, quand vous le voudrez; une copie des articles. Il nous paroît qu'ils font à l'épreuve de toutes sortes d'objections. On y a fait entrer de nouveaux avantages en faveur de la famille, qui n'y étoient pas la première fois que votre tante vous en a parle. C'est plus, en vérité, que nous n'aurions pensé à demander. Si vous croiez, après les avoir lus, qu'il y ait quelque changement à faire, on le fera volontiers. Allons, chere fille, déterminez-vous à les lire. Ou plutôt faites mieux; priez-moi, aujourd'hui ou demain, de vous les envoyer.

Comme la hardiesse qu'une certaine personne a eue de paroître à l'Eglise, & ce qui nous revient continuellement de ses bravades, ne peut manquer de nous causer des inquiétudes qui dureront aussi long-tems que vous ferez à marier, vous ne devez pas être étonnée qu'on ait pris la résolution d'abrèger le tems. Ce sera d'aujourd'hui en quinze jours, si vous ne me faites point d'objection que je puisse

puisse approuver. Mais si vous vous déterminez volontairement, on ne vous refuseroit pas huit ou dix jours de plus.

Vos délicatesses sur la personne vous feront peut-être trouver quelque inégalité dans cette alliance. Mais il ne faut pas non plus que vous attachiez tant de prix à vos qualités personnelles, si vous ne voulez pas qu'on vous croie trop frappée du même avantage dans un autre homme, quelque méprisable que cette considération soit en elle-même. C'est le jugement qu'un pere & une mere en doivent porter. Nous avons deux filles, qui nous sont également cheres ; pourquoi Clarisse trouveroit-elle de l'inégalité dans une alliance, où sa sœur aînée n'en trouveroit pas, ni nous pour elle, si M. Solmes nous l'eût demandée la première ?

Faites-nous donc connoître que vous vous rendez à nos desirs. Votre rétraite cesse aussitôt. On oublie toutes vos résistances passées. Nous nous reverrons tous heureux, dans vous, & les uns dans les autres. Vous pouvez descendre à ce moment dans le cabinet de votre papa ; où vous nous trouverez tous deux ; & où nous vous donnerons notre avis sur les étoffes, avec les marques d'une cordiale tendresse & notre bénédiction.



Soit une fille honnête & sensible, ma chere Clarisse, telle que vous l'avez toujours été. Votre dernière conduite & le peu d'espoir que diverses personnes ont de votre changement, ne m'ont point empêchée de faire encore cette tentative en votre faveur. Ne trahissez pas ma confiance, très-chere fille. J'ai promis de ne plus employer ma médiation entre votre pere & vous, si cette dernière entreprise est sans succès. Je vous attens donc, mon amour. Votre papa vous attend aussi. Mais tâchez de ne lui laisser voir aucune trace de chagrin sur votre visage. Si vous venez, je vous ferrerai dans mes bras & sur mon tendre cœur, avec autant de plaisir que j'en aie jamais eu à vous embrasser. Vous ne savez pas, ma fille, tout ce que j'ai souffert depuis quelque semaines; & vous ne le concevrez un jour que lorsque vous vous trouverez dans ma situation. C'est celle d'une mere tendre & indulgente, qui adresse nuit & jour ses prières au ciel, & qui s'efforce, au milieu du trouble, de conserver la paix & l'union dans sa famille. Mais vous connoissez les conditions. Ne venez point, si vous n'êtes pas résolue de les accomplir. C'est ce que je crois impossible après tout ce que je viens d'écrire.

Si

Si vous venez immédiatement, avec un visage tranquille, qui fasse connoître que votre cœur est rangé au devoir (vous m'avez assurée qu'il étoit libre ; souvenez-vous-en) je ferai, comme je l'ai dit, & je vous témoignerais, par les plus tendres marques, que je suis, *votre mere véritablement affectionnée.*

Jugez, très-chere amie, combien je dois avoir été touchée d'une lettre, où de si terribles déclarations sont accompagnées de tant de tendresse & de bonté ! Hélas ! me suis-je écriée, pourquoi me vois-je condamnée à des combats si rudes, entre un ordre auquel je ne puis obéir & un langage qui me pénètre le cœur ! Si j'étois sûre de tomber morte au pied de l'autel avant qu'une fatale cérémonie pût donner à l'homme que je hais des droits sur mes sentimens, je crois que je me soumettrois à m'y laisser conduire. Mais penser à vivre avec un homme & pour un homme qu'on ne peut souffrir, quel comble d'horreur !

Et puis, comment suppose-t-on que l'éclat des habits & des ornemens soit capable de faire quelque impression sur une fille qui a toujours eu pour principe, que l'unique vûe des femmes, dans le soin qu'elle prennent de leur parure, doit être de se conserver l'affection de leur mari, & de faire honneur à son choix ? Dans cette idée, la richesse même



des ajustemens qui me sont offerts ne doit-elle pas augmenter mes dégoûts ? Grand motif en vérité, pour se parer, que celui de plaire à M. Solmes !

En un mot, il ne m'a point été possible de descendre, aux conditions qui m'étoient imposées. Croyez - vous, ma chere, que je l'ai pû ! D'écrire, en supposant même qu'on m'eût fait la grace de lire ma lettre, qu'aurois-je écrit après tant d'efforts inutiles, qu'aurois-je offert qui pût être approuvé ? J'ai promené les tourmens de mon cœur dans toutes les parties de ma chambre. J'ai jetté avec dédain les échantillons vers la porte. Je me suis enfermée dans mon cabinet ; j'en suis sortie aussitôt. Je me suis assise, tantôt sur une chaise, tantôt sur une autre ; je me suis approchée successivement de toutes mes fenêtres ; je ne pouvois m'arrêter à rien. Dans cette agitation, je prenois la lettre pour la relire ; lorsque Betty, chargée des ordres de mon pere & de ma mere, est venue m'avertir qu'ils m'attendoient tous deux dans le cabinet de mon pere.

Dites à ma mere, ai-je répondu à Betty, que je demande en grace de la voir ici un moment, ou de pouvoir l'entretenir seule dans le lieu qu'elle voudra choisir. Tandis que cette fille m'obéissoit sans repliquer, j'ai
prété

prété l'oreille, du haut de l'escalier, & j'ai entendu mon pere qui disoit d'un ton fort élevé; vous voiez le fruit de votre indulgence. C'est autant de bontés perdues. Que fert de reprocher de la violence à votre fils, lorsqu'il n'y a rien à se promettre que par cette voie? Vous ne la verrez pas seule. Ma présence est-elle donc une exception que je doive souffrir?

Représentez lui, a dit ma mere à Betty, sous quelles conditions il lui est permis de descendre. Je ne la verrai point autrement. Betty est remontée avec cette réponse. J'ai eu recours à ma plume. Mais j'étois si tremblante, qu'à peine avois-je la force de m'en servir; & quand j'aurois eu la main plus ferme, je n'aurois pas su ce que je devois écrire. Betty, qui m'avoit quittée, est revenue dans l'intervalle, pour m'apporter ce billet de mon pere.

Rebelle & perverse Clary, je vois qu'il n'y a point de condescendance qui soit capable de vous toucher. Votre mere ne vous verra point. Espérez encore moins de me voir. Mais préparez-vous à l'obéissance. Vous connoissez nos volontés: votre oncle Antonin, votre frere, votre sœur & votre favorite Madame Norton, assisteront à la cérémonie, qui sera célébrée à petit bruit
dans

dans la chapelle de votre oncle. Lorsque M. Solmes pourra vous présenter à nous dans l'état où nous souhaitons de vous voir, peut-être ferons nous grace à sa femme ; mais n'en attendez jamais sous la qualité d'une fille perverse. La célébration se faisant en secret, il sera tems ensuite de penser aux habits & à l'équipage. Ainsi disposez-vous à vous rendre chez votre oncle, un des premiers jours de la semaine qui vient. Vous ne paroîtrez devant nous qu'après la conclusion ; & c'est une raison de plus pour bannir les délais, car nous sommes las du soin de vous garder dans une prison que vous avez méritée, & de perdre le tems à disputer avec une rebelle. Je n'écoute plus de représentations. Je ne reçois plus de lettres. J'ai l'oreille fermée à toutes les plaintes. Et vous n'entendrez plus parler de moi, jusqu'à ce que vous me soiez présentée sous un autre nom : c'est la dernière déclaration d'un pere irrité.

Si cette résolution est inébranlable, mon pere a raison, ma chere, de dire qu'il ne me verra plus, car je ne serai jamais la femme de Solmes. Comptez que la mort m'épouvante beaucoup moins.

* * *

Maréy

Mardy au soir.

Lui, cet odieux Solmes, est arrivé au Château, prèsqu'au moment que j'ai reçu la lettre de mon Pere. Il m'a fait demander la permission de me voir. Je suis extrêmement étonnée de cette audace!

J'ai répondu à Betty, qui étoit chargée du message: qu'il commence par me rendre un pere & une mere qu'il m'a fait perdre, & j'examinerai alors si je dois entendre ce qu'il veut de moi. Mais si mes amis refusent de me voir à son occasion; je le verrai encore moins pour l'amour de lui-même. J'espère, Mifs, m'a dit Betty, que vous ne voudriez pas que je descendisse avec cette réponse; il est avec Monsieur & Madame. Allez, lui ai-je répété dans mon chagrin, & dites lui que je ne le verrai pas: on me pousse au désespoir: je n'ai rien à craindre de pis.

Elle est descendue, en affectant beaucoup de repugnance à se charger de ma réponse. Cependant elle l'a rendue dans toute sa force. Quel bruit j'ai entendu faire à mon pere! Ils étoient tous ensemble dans son cabinet. Mon frere a proposé de me mettre sur le champ hors de la maison, & de m'abandonner à Lovelace & à ma mauvaise destinée! Ma mere a eu la bonté de hazarder quelques mots en ma faveur, sans que



que j'aie bien pû les entendre ; mais voici la réponse : ma chere, rien n'est si picquant que de voir prendre le parti d'une rebelle à une femme aussi sensée que vous. Quel exemple pour d'autres enfans ! N'ai-je pas eu pour elle autant d'affection que vous ? Et pourquoi suis-je changé ? Plût au Ciel que votre sexe fût capable de quelque discernement ! Mais la folle tendresse des meres n'a jamais fait que des enfans endurcis.

Ma mere n'a pas laissé de blamer Betty, comme cette créature me l'a confessé elle-même, d'avoir rapporté mot pour mot ma réponse ; mais mon pere lui en a fait un sujet d'éloge.

Cette fille dit qu'il seroit monté en fureur à ma chambre, après avoir entendu que je refuse de voir M. Solmes ; si mon frere & ma sœur ne l'avoient engagé à se modérer.

Que n'est-il monté ! Que ne m'a-t-il tuée, pour finir toutes mes peines ! Je n'y regréterois que le mal qu'il auroit pû se faire à lui-même.

M. Solmes a daigné plaider pour moi. Ne lui suis-je pas extrêmement obligée ?

Toute la maison est en tumulte. Je ne sais quelle en sera la fin. Mais en vérité,
je

je suis lassé de la vie. Hélas! si heureuse il y a quelques semaines, & si misérable aujourd'hui! Ma mere pouvoit bien le dire, que j'aurois de rudes épreuves à essuier!

P. S.

L'imbecille (car voilà comme je suis traitée) est demandée, comme par grace, pour une autre sorte d'épreuve. Mon frere & ma sœur désirent qu'on me remette entièrement à leur conduite, On m'assûre que mon pere y a déjà consenti, quoique ma mere s'y oppose encore. Mais s'ils l'obtiennent, quelle cruauté ne dois-je pas attendre de leur haine & de leur jalousie? Cet avis m'est venu de ma cousine *Dolly Hervey*, par un billet qu'elle a laissé tomber au jardin, sur mon passage. Elle me dit qu'elle brûle de me voir, mais que la défense est expresse, avant que je sois Madame Solmes, ou que j'aie consenti à prendre ce beau nom. Leur persévérance me donne l'exemple; & je le suivrai, n'en doutez pas.



LET-